

CHAPITRE III

SES PREMIERES TRIBULATIONS A SAINT-SULPICE, OU SON DIRECTEUR, DECONCERTE PAR SES PRATIQUES DE PERFECTION, L'EPROUVE DE TOUTE FAÇON, SANS RESULTAT

Deux établissements, l'un dit le Grand Séminaire, l'autre le Petit Séminaire, se partageaient alors la clientèle scolaire des Messieurs de Saint-Sulpice, celui-là réservé aux étudiants fortunés, celui-ci destiné aux pauvres. A part la pension, aucune différence entre les deux maisons. Peu après l'arrivée de notre saint, M. Leschassier succède à M. Tronson, à la tête de la première, M. Brenier gouvernant la seconde (1).

Si nous n'avions que la vie écrite par Grandet, curé de Sainte-Croix d'Angers et sulpicien lui-même, nous ne soupçonnerions rien du combat épique mené par ces deux supérieurs contre les « singularités » de M. Grignon, combat dont ils furent loin de sortir avec les honneurs de la guerre. Sur la direction spirituelle de M. Leschassier dont le nom ne reparaitra même plus au cours de l'ouvrage, tout tient en effet dans les quelques lignes suivantes. De M. Brenier, pas un mot. Nous citons :

« M. Grignon prit M. Leschassier pour son directeur, qui commença à modérer ses austérités et à lui prescrire une règle plus douce et moins meurtrière que celle qu'il avait pratiquée jusques alors et le réduisit, autant qu'il put, au train de la Communauté, persuadé que les mortifications du corps sont nuisibles, si elles ne sont accompagnées de celles du jugement et de la propre volonté. Il faut, disait saint François de Sales, punir le

(1) Nommé peu de temps après économe au séminaire d'Angers et remplacé par M. Baïlyn, M. Brenier reviendra reprendre sa place à la mort de celui-ci.

coupable, qui est l'esprit, avant que de châtier le corps, qui est l'instrument » (2).

Ou nous nous trompons fort, ou ces lignes sont tirées textuellement d'une lettre de M. Leschassier lui-même lequel, à son double titre de Supérieur général de la Compagnie et d'ancien directeur de M. Grignon, dut nécessairement être consulté. Le Sulpicien y justifie sa méthode, sage, humaine et rigoureusement classique, avec une pointe à l'adresse de son dirigé, dont il lui fallait combattre, insinue-t-il, l'attachement à son jugement et à sa propre volonté. Il était difficile à l'honnête directeur, toujours mal défait de son préjugé, de s'expliquer en termes plus concis et plus exacts mais aussi plus discrets. Heureusement nous avons Blain, témoin oculaire, qui ne se crut point tenu à tant de réserve.

Tout alla bien d'abord. « M. Grignon parut dans le Petit Séminaire, écrit le mémorialiste, comme un aigle qui s'élève et va se perdre dans les nues ». Le directeur qu'il s'était choisi après la mort de M. de la Barmondière et auquel celui-ci l'avait plusieurs fois adressé, le sulpicien Baüyn, « un des plus grands maîtres de la vie spirituelle que le siècle ait connus », lui-même grand mortifié et tout abîmé en Dieu, le laissait suivre ses attraits. Le saint homme étant venu à mourir, notre séminariste pria M. Leschassier de bien vouloir se charger de sa conduite.

Tempéramment tout de mesure et de réserve, retenu encore par une faible complexion, le futur supérieur général de Saint-Sulpice doyen des docteurs en Sorbonne, apparaissait comme l'antithèse même de M. Grignon. Il n'aura aucune peine à être « tout de glace quand son dirigé sera tout de feu » (3). Si sa vertu et sa science, sa prudence et son expérience des âmes le recommandaient à notre jeune clerc, il n'est pas invraisemblable que celui-ci ait vu dans cette opposition des tempéraments une raison de plus de s'adresser à lui, estimant peut-être que M. Baüyn lui avait laissé, vraiment, beaucoup de liberté.

Le sulpicien, cela va sans dire, était bien persuadé que l'obéissance ferait d'un sujet si avancé dans les voies de la perfection une cire molle dans ses mains. Il n'allait pas tarder à déchanter. Son pénitent était loin d'être aussi plastique qu'il l'avait pensé.

(2) Grandet, p. 12.

(3) Blain, ch. XXXV.

Quoi qu'on tentât pour le détacher de ses pratiques extérieures, il y revenait toujours.

Un point du règlement était que, tous les mois, on rendit compte de son intérieur à son directeur ou à son supérieur. Le zèle de sa perfection, note Blain, portait M. Grignon à le faire plus souvent. Le texte de Grandet, cité plus haut, nous dit assez l'objet habituel de ces « directions ». M. Leschassier, écrit le biographe, *commença à modérer les austérités de son dirigé et le réduisit, autant qu'il put, au train de la communauté*. S'il n'en dit pas davantage, c'est qu'en effet ce « commencement » dura cinq ans. M. Leschassier avait pensé qu'il aurait à guider son séminariste dans les hautes voies de la spiritualité ; mais, lumières, conseils, permissions, celui-ci n'en sollicitait guère qu'au sujet de ses pratiques, pratiques de dévotion et de pénitence. Cinq années durant, le sulpicien essaya de le détacher d'une ascèse aussi peu conforme selon lui à la sainte doctrine qu'incompatible avec le règlement et la tonalité de la maison, et, les pratiques enfin reléguées au second rang, de le soumettre à une direction plus intérieure ; ce sera en vain.

Qu'on lise les lettres que le jeune prêtre adressera de Nantes et de Poitiers, à son Très cher Père en Jésus-Christ ; de quoi y est-il question ? De son intérieur ? Pas du tout ; de choses pratiques intéressant son ministère. Pour éclairer son directeur et en obtenir des conseils autorisés, il ne lui fait grâce d'aucun détail. Nous apprenons ainsi par le menu comment est organisée la communauté de Saint-Clément de Nantes et pourquoi il ne s'y plaît pas, son voyage à Fontevault et ses entretiens avec Mme de Montespan, son arrivée à Poitiers, ses prédications aux pauvres, l'accueil de l'évêque, son entrée à l'hôpital, le désordre qui y règne, les réformes qu'il tentait d'y introduire, les difficultés qu'il y rencontre, les persécutions qu'on lui suscite. Demande-t-il quelques avis pour sa sanctification personnelle, voici sur quoi : « Les filles directrices de la maison, écrit-il de l'hôpital de Poitiers, veulent que je mange en commun avec elles, comme quelqu'un de mes prédécesseurs, je n'y veux point entendre ; fais-je bien ? ». « J'ai marqué à Monseigneur que, dans l'hôpital même, je ne voulais point me séparer de ma mère, la divine Providence, et que, pour cet effet, je me contenterais de la nourriture des pauvres, sans aucun revenu fixe, ce que Monseigneur a beaucoup agréé, avec offre de me servir de père. Fais-je bien ?

Je continue de faire ici plusieurs choses que je faisais à Nantes ; je couche sur la paille, je ne déjeune point et je ne mange pas beaucoup le soir ; je me porte très bien. Fais-je bien ? Puis-je prendre par semaine une fois la discipline, outre les trois ordinaires, ou bien une ou deux fois une ceinture de crin ? »

Ses lettres à son directeur, les croirait-on d'un de nos plus grands mystiques ? De l'intime de son âme, de ses grâces d'oraisons, de ses longs colloques avec Jésus et Marie, de la joie qui l'inonde jusqu'à transfigurer son visage, de ses craintes d'illusions possibles, de violences physiques qu'il subit de la part du démon, pas un mot.

Blain, pour qui son ami n'avait point de secrets, nous dit bien (Ch. XXXV) que M. Grignon souhaitait fort ces entretiens avec son père spirituel pour « lui donner une pleine connaissance de son cœur et lui soumettre ses lumières et ses sentiments ». Mais que découvrait M. Leschassier dans ce cœur ? Une faim de plus en plus insatiable de pratiques. Dans le chapitre qu'il consacre à ces tête-à-tête, le mémorialiste ne parle pas d'autre chose. Il nous montre le sulpicien continuellement aux prises avec cette fringale et mettant son pénitent à l'épreuve sur ce point unique, se réservant de juger de son union à Dieu à son obéissance.

Sur ce sujet délicat de la direction : « C'est M. Leschassier, ce digne supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, que la Providence nous a conservé en vie jusqu'à présent, malgré sa petite santé... à dire ce qu'il sait de son pénitent, écrit Blain (Ch. XXXV). Il en a connu parfaitement les grâces et les vertus, il a éprouvé son esprit et l'a fait éprouver de toutes les manières possibles. Je sais qu'il a pris M. Grignon par tous les sens, si je puis ainsi parler, et qu'il l'a étudié à fond. Pour éprouver son obéissance, il lui retirait souvent ce qu'il lui avait accordé, retranchait, diminuait de ses oraisons, de ses pénitences et de ses exercices de piété. Pour tout ce que le fervent pénitent paraissait avoir pris en goût, ce directeur éclairé dans la voie des saints semblait indifférent et s'étudiait à amortir dans les plus pieux désirs de son disciple toutes les plus subtiles recherches de l'amour-propre. C'est ce que j'ai su par ce qu'en m'a dit M. Grignon lui-même.

Et une page plus loin : « Avec M. de la Barmondière et M. Bouin, M. Grignon était plus à son aise et suivait avec plus

de liberté son ardeur pour la pénitence et pour les exercices spirituels... (M. Leschassier, lui) tenait en bride tous ses désirs, même les plus pieux et les plus spirituels et en suspendait l'exécution ».

Comment ne pas conclure de ces textes que, dans ces entretiens, en raison même de la parfaite ouverture de cœur du dirigé, la question des pratiques dominait tout ?

Et le résultat de ce freinage, Blain nous en informe au chapitre suivant (XXXVI), qu'il intitule : « *La pénitence de M. de Montfort, quoique modérée* (entendez modérée par M. Leschassier), *était encore extrême* ». En effet « ses disciplines étaient si rigoureuses qu'il semblait vouloir se déchirer ». Un jour, un de ses confrères qui avait à lui parler, l'ayant rencontré, porte la main sur lui pour l'arrêter et la retire pleine de sang. Evidemment, plus son directeur lui mesurait parcimonieusement le nombre de coups, plus il frappait fort. Pour cellule, il a choisi un galetas, étuve l'été, glacière l'hiver, infesté de punaises. Encore, pour mieux sentir la morsure du froid, coupe-t-il la semelle de ses bas. Point de satisfactions naturelles qu'il ne se refuse. Reçoit-il une lettre qu'il aurait grand plaisir à lire, il attend des semaines pour la décacheter. Eprouve-t-il une douceur trop sensible à s'entretenir avec son ami Blain, il rompt brusquement la conversation. Le même motif le fait renoncer à la peinture, pour laquelle il ressentait autant d'attrait qu'il avait d'aptitude.

Et son oraison va de pair avec ses mortifications. Il vit de plus en plus « comme s'il n'y eût eu que Dieu et lui sur la terre » (4). Un passage de Blain (Ch. XXXVI) donne à croire que M. Leschassier l'avait dispensé, au moins partiellement, des récréations : « Si on lui permettait de s'enfoncer dans la retraite et de se tenir caché le long des jours dans sa chambre dont il ne sortait guère que pour les exercices communs, l'obéissance réglait tout son temps et tout lui était marqué à faire sans qu'il osât suivre son goût de dévotion et dérober pour l'oraison ce qui était prescrit pour l'étude ». Exempté du moins des cours de Sorbonne et, par là, ne sortant qu'exceptionnellement en ville, il n'a plus l'occasion de se signaler par les exploits dont il était coutumier, lors de son séjour dans les communautés de M. de la Barmondière et de M. Boucher, quand il querellait les bateleurs,

(4) Blain, ch. XVI.

achetait aux chanteurs des rues leurs paquets de chansons, aux bouquinistes des quais ce qu'il avait remarqué de livres licencieux, pour les déchirer ou les jeter dans la Seine. Ne lui était-il pas arrivé, un jour, d'aborder, le crucifix à bout de bras, deux jeunes gens qu'il venait d'apercevoir en train de ferrailler, et de réussir non seulement à les séparer, mais à faire de l'un d'eux une conquête pour l'état ecclésiastique ? Mais il porte toujours sur lui une statuette de la Sainte Vierge qu'il tire fréquemment de sa poche pour l'êtréindre dans sa main et la couvrir de baisers (5). Il continue à prôner la dévotion du saint Esclavage et sans doute aussi à recommander à ses confrères de reporter à leurs anges gardiens le salut dont ils s'honoraient mutuellement, de dire aussi en toute rencontre comme il le fait lui-même, à l'exemple de Saint-Félix de Cantalice, *Deo Gratias* (6).

Désespoir des séminaristes les plus fervents par ses austérités et sa retraite en Dieu, il l'était encore plus de son directeur. A quoi tenait cette rage de sévices corporels ? Point de chair à mater (Nous savons par une confidence qu'il fit à Blain, qu'il n'en avait même jamais ressenti l'aiguillon). Et ce refus de détente, cet enfoncement dans la solitude, ces oraisons sans fin, cette kyrielle d'exercices de piété, comme si son esprit n'était pas déjà assez concentré en Dieu. Enfin, dans toute pratique de vertu, pauvreté, humilité, charité, pardon des injures, cet asservissement à la lettre de l'Evangile. Scrupule ? Mais il jouissait d'une grande paix, n'éprouvait aucune anxiété de conscience, ne voyait de péché que là où il y en avait. Exaltation d'esprit ? Fougue ? Mais il se possédait admirablement, fuyait les discussions, ne s'échauffait jamais, n'avait aucun goût pour les opinions extrêmes. Dans ses éclats de zèle, ses coups d'audace en ville, avant son entrée à Saint-Sulpice, rien n'étonnait comme son sang-froid.

Fallait-il donc tout rapporter à l'Esprit de Dieu comme l'avaient fait ses directeurs précédents, qui louaient très haut son obéissance, mais sans jamais l'avoir mise à l'épreuve sur le point de ses austérités et de ses oraisons ? Ce qu'il constatait, lui, Leschassier, c'était que son pénitent avait le cœur toujours aussi attaché à ses pratiques. Il obéissait, mais il ne semblait guère que ce fût par conviction. Libre, il serait retourné immédiate-

(5) Blain, ch. XXIX.

(6) Blain, ch. XXX.

ment à ses outrances. Ne s'affligeait-il pas que son père spirituel lui permit tout juste la moitié de ce qu'il aurait voulu ? Le sulpicien, qui n'était pas d'humeur à se laisser faire, pouvait donc se demander si le jeune homme ne s'était pas adressé à lui dans l'espoir de pouvoir se livrer à ces outrances et fantaisies ascétiques sous le couvert d'une haute autorité. Comment voir l'Esprit de Dieu dans tous ces manques de mesure : macérations qui dégénéraient en cruautés et dépassaient, comme la preuve en avait déjà été donnée, la résistance physique ; oraisons interminables, normalement incompatibles avec un horaire d'étudiant ; pratiques de toute sorte qui présentaient les vertus évangéliques sous des couleurs tellement violentes qu'elles choquaient au lieu d'édifier.

Plus le sulpicien réfléchissait sur ces étranges comportements, plus il était frappé d'un spectaculaire qui ne lui disait rien qui vaille. Comme il était facile à l'Esprit de mensonge de se glisser sous cet étalage de vertus ! N'était-ce pas le masque qu'il avait pris mainte fois pour abuser des âmes pleines d'elles-mêmes ? Combien en avait-on vu de ces dupes, fanatiques de souffrances corporelles et d'exaltation mystique, des sectes entières quelquefois, sombrer dans le plus scandaleux des relâchements. Le fait n'était-il pas même tout récent d'un jeune homme qui, malgré l'avis de ses directeurs, avait étonné la communauté par ses prouesses pénitentielles et autres et qui, la santé ruinée, se laissa complètement asservir par cette chair qu'il prétendait dompter ?

Et supposé que M. Grignon eût l'ambition sincère et pure de vaine gloire d'égaler les plus grands saints, il manquait d'expérience et se sentait une volonté de fer avec une résistance physique à l'avenant. Quelle tentation pour lui que les pratiques des vieux anachorètes, imitées par tant de prodiges de sainteté ! Il pouvait penser que si son directeur l'en détournait, c'était parce qu'il ignorait la trempe de son âme. En tout cas, il semblait bien qu'il ne se rendait aucunement compte de l'illusion à laquelle exposaient ces pratiques. Au fait, n'y était-il pas déjà dans cette illusion ? Ne se croyait-il pas un saint ? Ce qui eût tout expliqué.

Pour en avoir le cœur net, se trouvant, quant à lui, à bout de ressources, M. Leschassier passa la main à M. Brenier, avec prière de ne rien épargner pour obliger l'amour-propre à se trahir.

Le supérieur du Petit Séminaire était placé au mieux pour mener à bien cette épreuve, ayant M. Grignion sous la main et toute une communauté pour servir de public aux humiliations qu'il lui infligerait. Par ailleurs homme ne pouvait être plus heureusement choisi... « Personne, dit Blain, ne connaissait mieux les chemins de l'amour-propre... Il fit son chef-d'œuvre dans cette milice spirituelle de M. de Montfort... Les assauts qu'il lui livrait étaient publics, car c'était à l'entrée de la récréation que M. Brenier, qui savait quand il voulait faire trembler les plus assurés et déconcerter les plus fermes par un seul regard ou une seule parole, attaquait M. Grignion par tous les endroits où il le croyait le plus sensible et lui disait tout ce qu'il imaginait de plus piquant et de plus propre à le mortifier et à l'humilier ».

Quel dommage que Blain ne précise pas sur quoi s'exerçaient les talents redoutables de l'impitoyable censeur ! Par où un séminariste ponctuel, respectueux de l'autorité, ennemi de la médisance, de la raillerie et des disputes, appliqué à l'étude, pouvait-il donc donner tant de prise aux réprimandes ? Car enfin, cela dura six mois et il fallait bien que les motifs fussent nombreux, sous peine pour M. Brenier de paraître ridicule en s'acharnant comme un maniaque sur les mêmes points et avec des traits de plus en plus émoussés.

Le mémorialiste nous disait que pour rendre publiques ces attaques, M. Brenier s'y livrait au début de la récréation, avant donc que la communauté ne se dispersât. M. Grignion aurait dû jouer de malheur ou le faire exprès pour donner ainsi à point nommé occasion d'intervenir à son censeur.

C'était donc auparavant, à la chapelle, au réfectoire, à la salle de classe, ou dans les couloirs, seuls endroits qu'il eût fréquentés quand il était hors de sa chambre, qu'il avait pu être surpris en flagrant délit de singularité.

Je dis bien « de singularité ». Aux pages précédentes ; Blain prenait soin de nous avertir que M. de Montfort *avait*, hélas ! *des manières bien singulières et qu'au séminaire, la singularité était persécutée comme un vice,...* que l'esprit de la maison, esprit de vie commune intérieure et cachée en Dieu, était pleinement opposée à l'esprit de singularité. En d'autres termes, que l'on n'y admettait que des vertus discrètes et que celles de M. de Montfort ne l'étaient pas. Le mémorialiste ne manquait point

de relever que, si son ami *était sorti du séminaire, tel qu'il était entré, avec ses manières, qui devaient, plus que tout le reste, lui attirer affronts et confusion, la faute n'en était pas à ces Messieurs qui n'avaient épargné ni soins ni peines pour l'en corriger.*

Nous voilà édifiés. Notre saint ne fut point persécuté par M. Brenier pour son ascèse, qu'il pratiquait d'ailleurs dans le secret de sa chambre et qui n'était affaire qu'entre lui et son directeur ; mais, ce qui est tout autre chose, pour ses manières singulières ; la façon dont il essuierait les réprimandes à leur sujet et les efforts qu'il ferait pour s'en corriger devant servir de critère à M. Leschassier pour juger de son obéissance et de l'esprit qui le portait à ses pratiques de perfection, si extrêmes et si surchargées. Or, Blain nous a déjà dit ses grands airs dévots et recueillis, cette tête penchée, ces yeux clos, ces soupirs qu'exhalait une poitrine oppressée, cette bouche qui ne s'ouvrait que pour parler des choses de Dieu, ces lèvres qui ne se rassaiaient pas de baiser l'image de Marie. On imagine facilement qu'un homme d'une dévotion aussi pittoresque, accentuée par un visage d'un curieux relief, ne pouvait se signer, faire une génuflexion, ou simplement tremper le doigt dans le bénitier, et, s'il était de cérémonie, présenter le vin et l'eau, encenser les ministres sacrés et l'assistance, sans y mettre sa touche mystique et produire quelque sensation. Nous savons aussi que cet air dévot ne le quittait jamais, que sa physionomie respirait la dévotion comme certaines physionomies exhalent la niaiserie, la naïveté ou l'effronterie. Arrivait-il qu'une main qui se voulait charitable le souffletât pour lui faire redresser la tête, la leçon était reçue de bonne grâce, mais ne profitait guère : quelques instants, et la tête avait repris sa position habituelle.

Ce n'était pourtant pas, certes, la bonne volonté qui lui manquait. Peu de temps après son entrée au Petit Séminaire, sur la plainte de confrères qu'il ne parlait en récréation que de Jésus et de Marie, M. Bäüyn, qui remplaçait provisoirement M. Brenier, alors à Angers, lui rappela que la récréation n'est pas un temps d'oraison. Se sentant incapable de tirer de son propre fonds de quoi égayer une conversation, que fait-il ? Il copie deci delà contes et histoires drolatiques, en charge sa mémoire et se met à les débiter en récréation. Mais dans sa bouche, ces anecdotes perdent tout leur sel. Seulement ce qui est d'un haut comique, c'est

le ton et l'air dévot du conteur (7). Nous sommes loin de Dom Bosco.

Même si la vie du missionnaire ne nous en fournissait maint exemple, on verrait déjà à ce trait qu'il devait en aller de ses autres vertus comme de sa dévotion ; qu'elles le marquaient curieusement. Ici, l'obéissance ne lui demandait pas de forcer à ce point son talent. Mais probablement, se sentait-il aussi peu capable de parler avec aisance de la pluie et du beau temps ; et ce n'était pas obéir assez que de garder le silence en faisant semblant d'écouter avec plaisir les gazetiers de la maison et les diseurs de bons mots. Il lui fallait quelque chose qui lui coûtât. Et alors, selon son habitude, ce n'est plus simplement une action qu'il fait, c'est une démonstration.

On ne peut douter — le texte de Blain, cité plus haut est assez clair — que ce sont ces manques de discrétion, cette façon trop appuyée, trop expressive, spectaculaire à en paraître affectée, dans l'exercice courant des vertus, ces infractions à « l'esprit de la maison, esprit de vie commune intérieure et cachée en Dieu », qui faisaient l'objet des cinglantes admonestations de M. Brenier. Mais en quoi exactement et comment M. Grignion péchait ainsi par excès, voilà ce qu'il serait intéressant de savoir. Si seulement Blain avait eu la bonne idée de nous composer un florilège des sorties de ce terrible M. Brenier ! Nous aurions là peintes au vif les manières singulières de notre saint. Mais rien, rien ! Et se risque-t-on à faire quelques suppositions voici dix lignes plus loin, une réflexion, un mot du mémorialiste qui vient les démentir. Sous les semonces de son censeur, on voit déjà M. Grignion tel qu'il sera plus tard dans la chaire des Religieuses du Calvaire à Poitiers ou dans celle de la Chevrolière sous les invectives du Grand Vicaire ou du curé, en attitude de coupable, tête basse, dos voûté ; c'est tout juste si on ne se le figure pas se mettant à genoux. Erreur. C'est bien le missionnaire de la Chevrolière, mais tel en tout point que nous le montre Grandet (p. 134), souffrant avec une patience angélique, à la sortie de l'exercice du soir, les injures atroces du curé et, la mission finie, allant donner à son insulteur les marques les plus vives d'amitié. Que dit Blain (Ch. XL), en effet ? « Pendant l'humiliation, il était plus tranquille que s'il eût entendu faire son éloge et après l'humiliation, s'approchait d'un air gai de son saint persécuteur

(7) Blain, ch. XXVII.

comme pour le remercier et lui parlait avec autant d'ouverture que s'il eût été caressé ». Et voilà qui n'était pas pour rassurer le sulpicien. Aussi bien qui sait si, à Poitiers et à la Chevrolière, il ne se met pas à genoux au moins autant pour remercier Dieu que pour s'humilier et marquer son respect de l'autorité ?

Pourquoi Blain n'a-t-il pas mis davantage en scène les manières de son ami et ne nous crayonne-t-il que la silhouette du dévot ? Aurait-il craint de peindre M. Grignion sous un jour ridicule et de ne nous en suggérer qu'une image caricaturale ? Ou serait-ce que les manifestations de singularité que M. Brenier accablait de ses fourdres ne motivaient vraiment pas tant d'éclat ? Toujours est-il qu'il ne faut pas confondre les manières singulières de M. Grignion avec ses pratiques extraordinaires, singulières naturellement, elles aussi, un homme singulier ne manquant pas de l'être en tout. Ses pratiques, c'est d'elles d'abord que le mémorialiste nous a parlé longuement, clairement, et sur un ton admiratif ; elles qu'il nous a montrées posant à M. Leschassier un problème qu'il n'arrivait pas à résoudre. Il n'est venu qu'ensuite aux manières singulières, fort regrettables à son avis, des travers, pense-t-il manifestement, bien qu'il n'emploie pas ce mot. Ce sont elles qui vont servir de cible à M. Brenier pour éprouver l'amour-propre du déconcertant ascète, pénitent de M. Leschassier. Et c'est ici qu'on se perd en conjectures. Distractions, omissions d'un esprit confiné en Dieu ? Excès de zèle, d'initiatives pieuses ? Indiscrétion dans l'exercice de la correction fraternelle ? Empressement trop marqué à obliger, à répondre à un appel ? — Qui veut bien faire la lecture ? demandera l'aumônier de l'hôpital de Poitiers à un groupe de pauvres filles. Et Marie-Louise Trichet, sa fille spirituelle, s'étant levée, il la tancera vertement, comme si, oubliant sa jeunesse, elle avait manqué d'égards envers les anciennes. — Dans les petites choses, recherches de la pauvreté, de la mortification ? Que M. Brenier l'ait aperçu, au réfectoire, s'attardant à choisir dans un plat le moins bon morceau, on pense bien que cela n'aura pas été perdu, surtout quand on pense que M. Grignion n'avait pas manqué de le faire, comme tout le reste, avec son air à lui.

Mais, encore une fois, nous ne sortons pas ici des conjectures, au regret que Blain ne nous ait pas mis sous les yeux le personnage en pleine action et enregistré les plus sévères et les mieux

réussies des mercuriales de M. Brenier. Les historiens seraient alors inexcusables d'écrire que Montfort heurta son siècle, « fit scandale », par ses pratiques de nouveau Jean-Baptiste. Ils auraient vu que son air dévot, accentué encore par les emblèmes religieux dont il pavoisait ses guenilles, sa tranquillité, sa sérénité sous les affronts les plus sanglants et les coups les plus subits et les plus rudes de la fortune, ses démonstrations d'humilité et d'obéissance, ses grands gestes de pardon, ses allures d'homme scandalisé et de redresseur de torts, c'est cela, cet extérieur trop voyant de sainteté, et non pas l'anachronisme de ses rudesses ascétiques et apostoliques, qui, éveillant la suspicion, jetait le trouble dans certains esprits, quelques-uns jaloux sans doute ou prévenus, d'autres portés incontestablement à la bienveillance ; c'est cela qui, à l'occasion, fit d'eux des persécuteurs.

Dans le long entretien que le missionnaire aura, un an et demi avant sa mort, à Rouen, avec son ami, alors chanoine, sur qui il avait des vues, celui-ci s'en prit d'abord à ses pratiques, trop austères pour qu'il eût chance de se trouver des compagnons. « S'il voulait s'associer, dans ses desseins et dans ses travaux, d'autres ecclésiastiques, il devait rabattre de la rigueur de sa vie ou de la sublimité de ses pratiques de perfection ». Le missionnaire s'étant justifié, le doigt sur le texte évangélique, Blain s'attaqua à ses manières : « Mais où trouvez-vous, dans l'évangile, des preuves et des exemples de vos manières singulières et extraordinaires ? Pourquoi n'y renoncez-vous pas ou ne demandez-vous pas à Dieu la grâce de vous en défaire ? Les rebuts, les contradictions, les persécutions vous suivent partout parce que vos singularités les attirent ». Distinction très nette entre les pratiques de perfection et les manières singulières. (8)

Au bout de six mois donc, ayant « employé tout son art,... épuisé tout ce qu'il avait de science en ce genre (l'extermination

(8) La veille au soir de son départ de Rouen, Blain le fit parler dans une communauté de maîtresses d'école. « Son discours, écrit le mémoraliste, fut sur les avantages de la virginité, matière que son grand amour pour la pureté lui rendait agréable et délicate à traiter ; aussi le fit-il dans l'esprit et avec les termes des Ambroise et des Jérôme qui en ont si divinement bien parlé ! Dans ce discours, il lui échappa une de ces sortes de singularité que l'on blâmait en lui et dont il ne s'apercevait pas. Pendant qu'il parlait, une des jeunes filles qui l'écoutaient le regardait. Il parut le trouver mauvais et, par une sorte d'enthousiasme, il l'apostropha, en lui disant : « Vous me regardez ; convient-il qu'une jeune fille fixe les yeux sur un prêtre ? » Je lui demandai, en particulier, après son discours, quel mal il trouvait qu'on regardât le prédicateur et s'il était possible de l'écouter attentivement et de le suivre, sans jeter les yeux sur lui ? Il me dit qu'il n'avait

de l'amour-propre), M. Brenier fut obligé, dit Blain (Ch. XL), de se démettre de sa mission et de faire à M. Leschassier l'aveu qu'il était à bout et ne savait plus par où prendre M. Grignion pour parvenir à l'humilier ».

L'épreuve n'avait pas tourné à la gloire des deux sulpiciens. Ils déposaient les armes, vaincus mais non pas convaincus. Cette impassibilité de séminariste sous des sermons et des sarcasmes qui auraient dû lui mettre l'épiderme à vif, ces manifestations de confiance et d'affection filiale à l'égard de celui qui venait de le larder de ses traits les plus piquants témoignaient d'une maîtrise de soi-même qui les intriguait fort.

Il va sans dire que pendant cette persécution, M. Grignion au cours de ses entretiens spirituels avec M. Leschassier, ne s'était pas montré moins insatiable de pénitences et de dévotions. Si le sulpicien lui eût imposé d'autorité de quitter haire, cilice, discipline, bas coupés, longs agenouillements, d'évacuer sa cellule inconfortable et de se mettre en tout au pas de la communauté, y compris d'aller comme les autres, l'hiver, se dégeler dans la seule salle chauffée de la maison et même de s'approcher du feu sans faire de cérémonies, il eût certainement obéi. Mais il s'agissait d'obtenir non pas une obéissance d'action, même pratiquée d'un cœur joyeux, mais une soumission de jugement, de l'amener donc à se persuader que son directeur avait lumières et grâces d'état pour apprécier ses goûts et ses attraits et non pas seulement pour régler ses pratiques d'ascèse ; qu'en conséquence si lui, Leschassier, estimait excessif et dangereux son attrait pour les macérations, la retraite et la multiplicité des exercices spirituels, il devait se ranger à cet avis et se combattre sur ce point ; qu'enfin, si Dieu lui avait inspiré un si vif désir d'entrer à Saint-Sulpice, c'était sans doute afin qu'il y fût formé selon l'esprit de la maison.

rien à redire là-dessus ; je lui fis reproche de l'apostrophe qu'il venait de faire ; il en fut surpris, et dit qu'il n'en avait aucun souvenir. Cela me fit juger qu'il n'était pas maître de certaines singularités qui lui échappaient sans qu'il y prît garde et qui servaient à l'humilier » (Blain, ch. LXXXI).

Comment le saint fut-il choqué de ce regard de la jeune fille ? Y saisis-il quelque chose de trop humain ? L'admonestation pouvait être fondée, et rien ne nous empêche d'y voir un de ces traits de zèle dont il était coutumier. Mais nous avouons ne pas comprendre qu'il ne s'en soit pas souvenu. Faut-il croire, comme Blain semble le penser, qu'il n'en eut pas conscience et qu'il lui arrivait d'agir ainsi en plus d'une occasion ? Nous concevons fort bien qu'il ne s'apercevait pas qu'il était singulier, mais que, dans ses pratiques de vertus, il eût agi parfois sans avoir conscience de ce qu'il faisait, cela poserait un problème. Blain aurait-il pu nous citer, ne serait-ce qu'un ou deux autres cas semblables ! Nous n'en voyons pas.

Théoriquement, bien sûr, M. Grignon convenait sans peine de ces vérités élémentaires, mais pratiquement n'en tenait aucun compte. Depuis son entrée au séminaire, qu'avait-il gagné sur son attrait ? L'avait-il même combattu ? Sans la main ferme qui le retenait, il y eût cédé comme le premier jour.

Fallait-il voir dans cette résistance l'Esprit de Dieu ? M. Leschassier se le demandait de plus en plus et peut-être ne bridait-il pas davantage son pénitent par crainte de toucher à un mystère de grâce. Mais il demeurait perplexe et le demeurera toujours. Plus tard — que le lecteur nous excuse de le noter de nouveau — il se trouva des membres du clergé que la sérénité, le calme imperturbable du missionnaire à l'annonce de quelque terrible renversement, son humble contenance aux réprimandes les plus acerbes et les plus injustifiées de ses supérieurs ecclésiastiques, ses caresses à ses offenseurs, déconcerteront si bien qu'ils se demanderont si un homme capable de se dominer de la sorte ne l'était pas aussi de jouer la comédie et de la jouer sur toute la ligne. Que l'envie s'en mêlât et la sottise en plus, le soupçon devenait certitude : avec ses guenilles, son attirail de dévotions, sa vie de vagabond, ses coups de force contre les scandales, l'homme faisait tout simplement du théâtre.

Il n'y a aucune apparence que les sulpiciens aient commis une méprise aussi grossière. Blain (Ch. LIV) écrit, il est vrai, à propos de leur embarras : « Voilà à quoi sont exposés les vertus rares et les hommes qui ont quelque chose d'extraordinaire ; on en pense diversement ; ils partagent les cœurs comme les esprits les plus sages et les plus éclairés de peur de condamner un saint ou de canoniser un hypocrite ». Mais c'est là une réflexion générale qui envisage même les cas extrêmes.

D'autres ecclésiastiques, mal impressionnés, blessés parfois dans leur susceptibilité, par les audaces apostoliques du missionnaire, ses allures de réformateur, de justicier de Dieu, d'homme investi d'une mission, se diront : « Ne serait-il pas un grand naïf, un exalté, qui se « gobe », se prend pour un envoyé de Dieu et un saint, et qui ne soutient si bien les persécutions, cherchant même à les provoquer, que parce qu'elles le confirment dans son illusion ! » Il n'est pas sûr du tout que les sulpiciens écartèrent cette hypothèse. En mettant le séminariste en garde contre son attrait pour les pratiques extérieures, M. Leschassier ne craignait-il pas, en autres choses, qu'il ne se suggestionnât et

ne devint la dupe de ses oraisons interminables et de ses austérités héroïques ! Mais ce qui est hors de doute c'est qu'au moins ils le soupçonnèrent fort de s'entêter, par un reste d'inconscient orgueil ou une tromperie du démon, à voir dans ses pratiques le meilleur, sinon même l'infaillible moyen de devenir un saint. (9)

Lors de son voyage à Paris, étant aumônier à l'hôpital de Poitiers, il fit une visite à Saint-Sulpice et se mêla pendant la récréation à ses anciens confrères : « On l'examinait, on l'interrogeait, dit Blain (ch. LIII) ; et la conclusion fut qu'il était plus fervent que jamais. Cela n'empêchait pas que l'on parlât beaucoup de ses manières... Était-il conduit par un bon esprit ? N'était-il pas dans l'illusion ? dans une voie d'égarement ? C'était le sujet de la discussion, les uns prenant parti pour ou contre, les autres suspendant leur jugement et n'osant se prononcer ».

Et nos deux sulpiciens laissaient dire, étant eux-mêmes en suspens. Deux ans avant la mort du missionnaire, Blain, troublé lui aussi, fera discrètement sonder M. Leschassier par un étranger. Le Supérieur Général de Saint-Sulpice avait eu le temps de réfléchir et il n'ignorait rien des merveilles de conversion opérées par son ancien pénitent. Que répondit-il ? « M. Grignon est très humble, très mortifié, très recueilli, cependant j'ai de la peine à croire qu'il soit conduit par le bon esprit ». — « Cette réponse, dit le memorialiste, était pour moi un mystère que je n'ai jamais pu éclaircir ; mais, me disais-je, c'est sur l'humble que repose l'Esprit de Dieu ; c'est l'Écriture qui l'affirme, et on doute que cet homme reconnu pour être très humble soit conduit par le bon esprit. On avoue qu'il est très pauvre, très recueilli,

(9) Il n'y avait pas si longtemps qu'une autre âme d'élite, la Mère Angélique Arnauld, avait tenté d'emporter de haute lutte la sainteté, à coups de mortifications sensibles. Elle s'adonnait, depuis plusieurs années déjà à cette entreprise lorsque saint François de Sales, devenu son directeur, la mit en garde contre ces excès d'austérités et encore plus contre son esprit d'indépendance. Il voulait, lui aussi, être d'abord obéi. Malheureusement, le saint étant mort le 28 décembre 1622, vint l'abbé de Saint-Cyran, dont la spiritualité tranchait fort sur celle de l'évêque de Genève. Il plaçait la perfection sur de si hauts sommets et ne la montrait accessible que par de si rudes sentiers que, seules, des âmes exceptionnellement trempées pouvaient y aspirer. La Mère Angélique « se jeta passionnément dans ces doctrines », écrit Monlaur (*Angélique Arnauld*, p. 214-215). Les austérités effrayantes qu'on lui prêchait lui étaient un attrait de plus. La difficulté ardue de la voie la ravissait. Car ce fut la destinée de cette âme forte d'échapper à l'écueil des tentations basses et de se briser en voulant atteindre les sommets qu'elle croyait entrevoir. « Pures comme des anges, orgueilleuses comme des démons », dira en 1664, des religieuses de Port Royal, à Mme de Guéméné, l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe.

très mortifié c'est-à-dire qu'on lui accorde les vertus évangéliques et la ressemblance avec Jésus-Christ et on doute si c'est de son Esprit qu'il est animé. Quel mystère ! C'est cependant ce mystère qui me refroidit envers M. de Montfort, qui m'empêcha de me lier à lui et me fit même appréhender d'avoir tant de relations avec lui ».

Blain n'aurait-il pas remarqué que le prudent sulpicien s'était bien gardé d'ajouter : « Il est très obéissant » ? Pourtant c'était là le point capital, et notre mémorialiste aurait dû s'en douter, lui qui écrit pages sur pages pour défendre son ami des accusations que nombre de séminaristes ne se faisaient pas faute de le charger sur ce point et qui le poursuivront toute sa vie : « C'est un homme qui suit sa tête, qui a l'esprit singulier, qui abonde en son sens, qui se laisse aller à son imagination, qui ne saurait se réduire à l'obéissance, qui canonise toutes ses idées et substitue ses volontés à celles de Dieu ». (10).

Qu'il se mortifiât, qu'il fût recueilli, qu'il s'humiliât et recherchât même avidement les humiliations, qui en doutait ? Et personne non plus ne contestait qu'il fût un « pilier de régularité », obéît au doigt et à l'œil et ne se fit une loi de ne rien se permettre sans l'autorisation de son père spirituel. M. Leschassier trouvera même qu'à Poitiers il s'autorise beaucoup trop de sa direction et le priera de choisir un directeur sur place : « Parce qu'étant éloigné de vous, il est impossible que vous croyez utiles pour les emplois que vous avez, comme il est arrivé dans vos petites missions, desquelles choses je serais en quelque manière responsable au public, puisque vous dites en toute occasion que vous ne faites rien que par mon ordre et que vous vivez dans une entière dépendance de ma conduite » (Lettre 12 nov. 1701) (11).

Mais ce n'était pas de cette méticuleuse obéissance dans la conduite extérieure qu'il s'agissait, eût-elle été dictée par le plus pur esprit de foi. Oui ou non, M. Grignon avait-il renoncé dans son for intérieur à ses vues personnelles en ascèse et en méthodes d'apostolat ? Croyait-il sur la foi de son directeur qu'il avait à se modérer sous peine de s'exposer à de dangereuses illusions et de nuire à son ministère ? Sur ce point litigieux, soumettait-il non pas ses seuls comportements, mais son jugement, à celui

(10) Blain, ch. XXXII.

(11) Quérard, t. II, p. 121 : « Vie du Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort ».

aussi de ses différents supérieurs ecclésiastiques ? On ne s'en apercevait guère. Toujours la même tendance ; toujours, sitôt qu'il était laissé à lui-même, le retour à sa manière excessive. Bien plus, ne l'avait-on pas vu, plutôt que de renoncer à ses méthodes, abandonner des entreprises pleines de promesses et qui lui avaient coûté sang et eau ! Chassé d'un diocèse pour quelque coup de sa façon, à peine accueilli dans un autre, il avait recommencé de plus belle, obéissant d'ailleurs littéralement à tout ordre formel ; par exemple, quittant illico, bien que malade, une ville dont le séjour venait de lui être interdit.

Etonnons-nous qu'après cette expérience de quatorze années, M. Leschassier ait pu se demander si le prix qu'attachait M. Grignon aux pratiques extérieures ne l'aveuglait pas jusque dans l'exercice de l'obéissance et s'il ne voyait pas la perfection de cette vertu beaucoup plus dans l'exécution ponctuelle d'un ordre que dans le renoncement à ses idées. Rien de plus décevant pour un éducateur qu'un disciple qui, rendu à sa propre initiative, ne tient aucun compte des conseils reçus et revient incontinent à ses premières habitudes. Or, qu'avaient servi à M. Grignon les avis prodigués pendant cinq années de séminaire et, ensuite, durant neuf années de ministère apostolique, les dures leçons de l'adversité ?

Et M. Brenier ? Au dire de Blain (Ch. LIII), qui essaya de sonder cet homme impénétrable, M. Brenier aurait éprouvé une *secrète admiration* pour M. Grignon, mais dissimulé ce sentiment *pour ne pas donner un suffrage public à une conduite extraordinaire*. Il n'en aurait eu qu'à ses singularités, *ne disant jamais rien qui pût faire croire qu'il tenait sa vertu et son esprit pour suspects, laissant plutôt entrevoir, dans le langage obscur qui lui était familier, de l'estime et même de l'admiration*. Ainsi le sulpicien n'aurait tant exercé la patience du séminariste que pour s'acquitter de la commission de M. Leschassier. Pour lui la vertu de M. Grignon n'avait aucunement besoin d'être mise à l'épreuve, et quant à ses manières, elles ne semblaient pas mériter tant de rigueur. De fait, il ne s'était pas avisé auparavant de s'en faire une cible.

Vraiment, si le supérieur du Petit Séminaire, songeant à son *Te Deum* du soir de l'arrivée, ne s'en mordait pas les doigts et tenait toujours le jeune homme pour un ange du ciel, on ne saurait assez l'admirer tellement il dut prendre sur lui pour le tour-

menter aussi savamment. Quelle violence il fallut se faire pour ne réserver à un disciple si chéri du ciel que *des paroles sèches et dures, un air sévère et dédaigneux, des regards amers et menaçants*, guettant le bon moment pour lui planter ses banderilles aux endroits les plus sensibles, et cela, pendant six mois ! Le bourreau eût été alors plus à plaindre que la victime. Mais, si M. Brenier n'avait eu au fond de son âme que vénération pour M. Grignon, ne l'éprouvant que pour donner satisfaction à M. Leschassier ; mieux encore : pour convaincre celui-ci de l'indiscutable sainteté de son pénitent, l'éclat d'Angers deviendrait absolument inexplicable. Ici, en effet, point de mission à remplir, c'est de son propre mouvement qu'il traita le missionnaire de la façon que l'on sait. Aussi, par une singulière contradiction Blain, étourdi et scandalisé d'un tel accueil, incline-t-il à penser que le sulpicien voulut, dans la circonstance, soumettre à une dernière épreuve, la vertu de M. de Montfort.

Le mémorialiste, que l'hésitation de maîtres vénérés affecte profondément, voudrait voir dans le silence habituel de M. Brenier, comme dans certains de ses propos ambigus, la preuve d'une admiration secrète. Mais le sulpicien pouvait-il laisser entrevoir le fond de sa pensée sans compromettre la réputation de son disciple ? Plus un soupçon est grave, plus une conscience honnête a soin de le dissimuler. A la moindre parole échappée, les séminaristes n'auraient-ils pas cru que leur supérieur en pensait beaucoup plus long qu'il n'en disait ?

M. Leschassier, nous l'avons vu, lésinait encore bien moins en éloges quand il parlait de M. de Montfort. Il lui accordait toutes les vertus : humilité, recueillement, mortification. Répondant à l'évêque de Poitiers qui lui avait demandé des renseignements sur le jeune prêtre : « Il m'a paru, et à tant d'autres qui l'ont examiné de près, écrivait-il le 13 mai 1701, avoir été constant dans l'amour de Dieu et la pratique de l'oraison, de la mortification, de la pauvreté et de l'obéissance ». Témoignage fondé sur les signes extérieurs, (obéissance matérielle), qui n'empêchait nullement un « mais » sous-entendu. Huit jours après sa lettre à l'évêque, M. Leschassier, écrivant à son dirigé, terminait par cette brusque déclaration : « Je ne suis pas assez éclairé pour des personnes dont la conduite n'est pas ordinaire ».

Balançant ainsi, les deux sulpiciens agiront en conséquence. Ils choisiront le jeune clerc pour aller représenter le sémi-

naire aux pieds de Notre-Dame de Chartres, lors du pèlerinage annuel traditionnel ; ils l'admettront aux saints Ordres et M. Leschassier lui enjoindra même — mais était-ce bien d'abord pour s'en édifier ? — de consigner par écrit sa retraite de prêtrise ; enfin ils lui feront des offres pour l'attirer dans leur société. Puis, quelques années après, le vagabond poudreux vient-il les surprendre en honorable compagnie ou, pis encore, au milieu de tout un séminaire assemblé, alors que son bizarre accoutrement et son air innocent déclarent assez comment il a profité de leurs remontrances, nos deux Messieurs l'expédieront, M. Leschassier comme un importun et un opiniâtre incorrigible, M. Brenier comme un drôle.

**

Lorsque le missionnaire mort en odeur de sainteté sera canonisé par la voix de tout un peuple, Blain rappellera au supérieur général de Saint-Sulpice la parole prononcée quatre ans auparavant : « Cependant, j'ai de la peine à croire qu'il soit conduit par le bon esprit », et lui reprochera certains traits de sa conduite passée. « Ce Monsieur si sage et si éclairé me comprit, écrit le mémorialiste (Blain, ch. LIII), et me fit une réponse digne de lui : Vous voyez que je ne connais pas les saints ».

Honorable aveu, mais sans un soupçon de regret. Pour le sulpicien, comme pour nombre de nos biographes modernes, la grâce se serait accommodée des outrances et des bizarreries du serviteur de Dieu. Blain lui-même (Ch. XXXIX) ne voyait-il pas dans « les manières singulières et extraordinaires » de notre saint « un contre-poids d'humiliations que Dieu avait voulu lui laisser pour cacher sous ce manteau les vertus et les grâces extraordinaires dont il l'enrichissait ? ». Si M. Leschassier avait quelque regret, c'était de n'avoir pu réformer son dirigé. Avec des vertus et des méthodes plus discrètes, quelle autre carrière il eût fournie !

Avec ce satisfecit, il est clair que le sulpicien ne fit jamais réflexion sur le tort que ses procédés avaient causé à M. Grignon. Entré à Saint-Sulpice avec une réputation de sainteté qu'aucune ombre ne ternissait, il en était sorti avec celle d'un homme manquant étrangement de mesure, entêté dans ses idées de perfection et affligé d'incorrigibles travers. Et ce n'était

pas, deux ans plus tard, une réception comme celle d'Issy qui pouvait remettre le jeune prêtre en crédit. On serait curieux de savoir comment, à cette réapparition de l'ancien séminariste dans la capitale, se répandirent sur son compte et prirent consistance des fables ridicules : « qu'on l'avait vu prêcher sur les places publiques et que l'archevêque pour arrêter semblables élans de zèle l'avait interdit... qu'il avait attaqué les chanteurs du Pont-Neuf et autres qui amusent le peuple, et, par là, causé un grand bruit et un grand désordre, ce qui l'avait fait arrêter lui-même et renfermer dans les prisons de l'Officialité ». Ces inventions n'étaient peut-être que le fait de mauvais plaisants, s'amusant à mystifier et à scandaliser aux dépens d'un dévot des bigotes et de graves ecclésiastiques. Pourquoi pas ? Si ce fut de libertins, de bateleurs ou d'autres scandaleux à la rancune tenace, leurs dupes étaient vraiment bien naïves. Blain (Ch. LVI), explique de son mieux la crédulité publique. « Comme les menteurs sont hardis, surtout contre la dévotion, ils assuraient ne dire que ce qu'ils avaient vu... Moi-même, si prévenu en faveur de M. Grignon, je n'osais pas refuser créance à ce que je voyais admis par tous ». Et cette réflexion générale : « Une farce impertinente, dont on fait auteur un dévot, court la ville en un moment, toutes les bouches la répètent, toutes les oreilles l'entendent et personne ne se charge de contredire et de vérifier les faits ». Il est clair, d'après ces mots, que les Messieurs affectés au service de la paroisse Saint-Sulpice ne bougèrent pas, ni aucun des anciens amis de notre saint, ce qui est tristement significatif.

A cette époque, était curé de la paroisse un sulpicien de renom, auteur estimé d'un certain nombre d'ouvrages de science ecclésiastique, un ami de Bossuet, M. de la Chétardie. « Cet insigne directeur, écrit Blain, avait été un des grands admirateurs de la vertu de M. Grignon ; il l'avait en si grande vénération lorsqu'il demeurait au séminaire qu'il se levait et lui faisait une profonde révérence quand il le voyait entrer dans la sacristie de la paroisse... M. de Montfort, de retour à Paris, croyait trouver le curé, à son égard, tel qu'il l'avait laissé en partant ; mais, ô inconstance du cœur humain ! il le trouva si changé, qu'il ne daigna ni le voir ni lui parler. Il comptait sur quelque assistance de sa part et il n'en reçut que de honteux rebuts ». (12). Qu'est-ce qui avait pu retourner ainsi un ecclésiastique de si grand

(12) Blain, ch. LV.

mérite ? N'ayant pas été en relation avec M. Grignon depuis le départ de celui-ci, de quel personnage avait-il subi l'influence ? On ne voit que M. Leschassier, très au fait, quant à lui, des comportements de son dirigé à Poitiers et s'interrogeant de plus en plus à son sujet. Qu'il y ait eu ou non confidences, on ne concevrait pas que le curé de Saint-Sulpice ait été induit à se méfier d'un homme qu'il regardait jusque-là comme un saint si, d'une façon ou d'une autre, il n'avait eu connaissance du sentiment intime de son éminent confrère. Et comment expliquer, sinon par tout ce qui filtrait à travers les murs insuffisamment épais de Saint-Sulpice, la solitude qui se fit autour de l'ancien séminariste, à son retour dans la capitale ? « Je ne connais plus d'amis ici que Dieu seul, écrira-t-il le 24 octobre 1703, à Marie-Louise de Jésus. Ceux que j'avais faits autrefois à Paris m'ont abandonné ». (13).

Rejeté par M. Leschassier (entrevue d'Issy), M. Grignon ne fut pas plus heureux avec le P. Saladon qui dirigeait les retraites au noviciat des jésuites, établissement à l'ombre duquel il avait cherché refuge dans « un petit coin d'une chétive maison », un dessous d'escalier « que le soleil avait peine à éclairer » avec, pour tout mobilier, « un pot de terre et un misérable lit »... (14) Ce directeur, fort éclairé et d'une grande réputation, n'osa pas se charger d'un homme qui lui paraissait d'une grande vertu assurément (c'est toujours Blain qui parle — Ch. XLI —), mais qui était singulier et extraordinaire en ses manières ». Disons que le jésuite, directeur fort coté, auteur d'écrits ascétiques et ami de Fénelon, qu'il avait exhorté à se soumettre, lors de l'affaire du quiétisme, ne tenait pas à compromettre sa grande réputation, pour un pauvre prêtre qui en avait une si fâcheuse ; ceci au témoignage même de Blain qui nous dit plus loin (Ch. LV) : « Si le Père..., fameux directeur dont j'ai parlé plus haut, n'osa plus se charger de sa direction, un autre Père jésuite (nous savons que ce fut le P. Descartes, revenu de Rennes dans la Capi-

(13) Lui restait cependant fidèle Mgr de Saint-Vallier, évêque de Québec, qui était intervenu en faveur de Louise Guyonne, auprès de l'abbé Girard, futur évêque de Poitiers, alors précepteur des enfants de Mme de Montespan. Il comptait aussi un autre ami dans la personne de M. Barrin qu'il avait déjà connu à Rennes et qu'il retrouvera à Nantes comme vicaire général de Mgr de Beauvau. M. Barrin, d'une vieille famille bretonne, les Barrin de la Gallissonnière, converti sur le tard, était venu à Paris se préparer à l'ordination sacerdotale, qu'il reçut le samedi des Quatre-Temps de septembre 1702.

(14) Blain, ch. LIII.

tales) qui avait moins de mesure à garder avec le monde ou qui le craignait moins, lui rendit ce service » (15).

Enfin, nous avons entendu Blain. Rapportant la déclaration de M. Leschassier : « Cependant j'ai de la peine à croire qu'il soit conduit par le bon esprit », « Quel mystère ! » s'exclamait-il. C'est cependant ce mystère qui me refroidit envers M. de Montfort, qui m'empêcha de me lier à lui et me fit même appréhender d'avoir tant de relations avec lui ». Si, moins de deux ans avant sa mort, se sentant gravement atteint dans sa santé, le missionnaire fit le voyage de Nantes à Rouen, aller et retour, à pied selon sa coutume, pour rencontrer son cher Blain, alors chanoine, qu'il n'avait pas revu depuis treize ans, ce n'était pas pour la joie de se retrouver quelques heures ensemble. Il se cherchait un successeur qui prendrait en main le recrutement et le gouvernement de sa Société de missionnaires encore en herbe et servirait de père aux Filles de la Sagesse. Dans le long entretien qu'eurent les deux intimes le premier point abordé fut celui de la petite Compagnie et de son recrutement. « Je commençai, écrit le mémorialiste (Ch. LXXX), à lui décharger mon cœur sur tout ce que j'avais à dire et entendu dire contre sa conduite et ses manières. Je lui demandai quel était son dessein et s'il espérait jamais trouver des gens qui voulussent le suivre dans la vie qu'il menait ». Le chanoine parlait-il surtout pour lui, jugeant que son âge et ses habitudes le rendaient impropre au ministère des missions, et la sollicitation de son ami venait-elle trop tard ? Toujours est-il que les raisons qu'il donna pour la décliner n'annulent point celle que nous avons entendue : que ce fut la réflexion de M. Leschassier qui l'empêcha — en ce moment ou plus tôt — de lier son sort à celui de son ancien condisciple.

(15) Reconnaissons à l'honneur de la Compagnie de Jésus que le P. Saladon fut le seul jésuite que l'on connaisse qui ait rebuté ainsi notre saint. Dans tous les lieux où se trouvait une maison de la Compagnie, c'est là que le missionnaire, toujours avide de direction, s'adressait, sûr d'être fraternellement accueilli. Il semble bien que se soit créée plus d'une amitié entre lui et ces religieux qui savaient eux aussi d'expérience ce que c'est que d'être calomnié. Leur expulsion brutale opérée en France en 1762, la dispersion et même le sac de leurs archives ont privé les biographes de saint Louis-Marie de Montfort d'innombrables documents dont le P. Besnard, le premier, déplorera la perte. Dans l'Avertissement, en tête de son manuscrit terminé en 1770 : « J'ai profité, dira-t-il, de tous les écrits qu'ont laissés ceux à qui une triste révolution et la mort même n'ont pas permis de continuer l'ouvrage », preuve que des membres de la Compagnie se préoccupaient de perpétuer la mémoire de leur ancien élève de Rennes, leur associé en plusieurs missions et leur fidèle client. Ce sera un jésuite, futur Provincial, le P. Picot de Clorivière, qui reprendra le travail trop hâtif du P. Besnard et en tirera une claire et agréable biographie.

Non, ce n'est pas sans bonnes raisons que le jeune aumônier de l'hôpital général de Poitiers invoquera l'autorité du supérieur de Saint-Sulpice. Etranger au diocèse, nouveau venu, il sentait, dans l'entreprise difficile qu'on lui avait confiée, le besoin d'un solide appui. Compris, soutenu, cautionné par un homme du crédit de M. Leschassier, de quel préjugé favorable n'eût-il pas bénéficié dans le monde ecclésiastique ! Le nom seul de Saint-Sulpice eût vraisemblablement conjuré la foudre. Tout au rebours, combien la réserve, puis la froideur et enfin le rebut d'un personnage aussi considéré pour son savoir et sa sagesse étaient propres à prévenir fâcheusement les esprits et à justifier les rigueurs les plus imméritées !

Et après l'interdit de Poitiers, celui de Nantes. La voie était ouverte. L'homme n'avait plus son casier judiciaire intact. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la mesure prise par un prélat aussi exemplaire que Mgr. de la Poype avait donné à penser à Mgr. de Beauvau. Pour l'évêque de Nantes le missionnaire manquait singulièrement tout au moins de prudence.

Enfin, de conséquence en conséquence, des biographes défavorablement prévenus par tant de suspicion, d'opposition, de sanctions, et nous faisant un portrait déformé parfois jusqu'à la caricature. Car l'historien, surtout s'il se pique de psychologie et risque une analyse, a tendance naturellement à plier les faits à sa façon de voir ; ce qui l'entraîne, s'il n'y veille, à dépasser même sa pensée. Peut-on dire que tous les biographes de Montfort aient toujours su se garder de nous le peindre dans l'action, non plus seulement comme l'exalté qu'ils s'imaginaient, mais comme un hystérique ?

Supposé qu'au lieu d'entrer à Saint-Sulpice, d'où il sortit avec une si fâcheuse réputation, M. Grignon eût continué ses études chez M. Boucher et qu'à sa sortie il eût été accueilli par un Mgr. de Lescure ou un Mgr. de Champflour, quelle idée différente on se ferait de lui ! Soutenu par l'autorité épiscopale, rien de grave ne lui serait vraisemblablement arrivé. L'envie, la suspicion, l'intrigue ne l'auraient pas plus empêché d'aller de succès en succès que pendant les cinq années, les dernières de sa vie, qu'il travailla dans les deux diocèses de Luçon et de La Rochelle, sans rien pourtant changer à ses méthodes. Son calvaire même de Sallertaine fût resté debout, les administrateurs n'ayant point, pour stimuler et excuser leur zèle, l'exemple de

leurs collègues nantais, destructeurs de celui de Pontchâteau. Justifiées par une réussite aussi constante, ses plus étonnantes pratiques ne trouveraient plus pour les censurer de critiques assez hardis, l'homme serait jugé aussi admirable qu'inimitable.

*
**

« Un homme comme M. de Montfort, écrit Blain (Ch. XLIV), aurait dû naître dans les siècles précédents, où la simplicité régnait, où la piété se faisait honneur de toutes ses pratiques. Ceux qui ont si bien reçu saint François, saint Dominique et leurs manières si nouvelles leur eussent été sans doute plus favorables ». Blain, qui plaide la cause de son ami, aura — nous y reviendrons — toute une suite de chapitres pour justifier les pratiques de l'apôtre populaire, car il lui faut bien reconnaître que Montfort fut tout autant goûté du peuple de son temps qu'il l'eût été de celui des générations précédentes. Alors pourquoi regretter qu'il ne soit pas né trois ou quatre siècles plus tôt ? Qu'importe en effet qu'il ait été plus ou moins bien reçu, si ce fut de gens auxquels il n'était pas précisément envoyé : la société ; et incompris, si ce fut d'ecclésiastiques dont les persécutions ne firent que l'auréoler aux yeux des pauvres et des petits, son vrai troupeau ? Le beau dommage vraiment que pour ce monde-là il ne fût pas de son siècle, s'il l'était pour ceux que Dieu lui avait donnés ! Or, ses francs succès auprès du peuple que Blain voyait si clairement, les sulpiciens Leschassier et Brenier n'étaient pas si aveugles qu'ils ne les vissent eux aussi. Alors pourquoi ? oui, pourquoi déploraient-ils tant de n'avoir pu le réformer, sinon parce qu'il contrevenait à l'idée qu'on se faisait à Saint-Sulpice d'un ministre de Dieu et d'un prédicateur de l'Evangile ?

*
**

Ce fut un malheur que les érudits de la Renaissance aient rencontré en plein désarroi les traditions littéraires et artistiques de l'âme religieuse nationale. Deux ou trois cents ans plus tôt, ils n'auraient pas été sans doute, aussi exclusifs dans leur culte de l'antiquité. Et l'eussent-ils été qu'ils auraient trouvé à qui parler. Un dialogue se serait ouvert, querelle peut-être, mais qui se fut terminée, comme toutes les querelles de ce genre, par une conciliation féconde. Seulement, comme les grands scolastiques,

tiques, les créateurs de l'art ogival étaient morts, et des multiples genres littéraires qui avaient alors tant promis ne fleuraient plus que l'histoire. Par leur commerce avec les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, les gens de lettres acquirent une sensibilité nouvelle. Non seulement ils s'engouèrent d'une forme aussi parfaite, mais leur sens chrétien affaibli ne s'inquiéta pas de la dégager de sa matière païenne : dieux, héros, thèmes historiques et mythologiques de l'antiquité. S'éprenant du tout, ils rejetèrent avec mépris, en bloc, ce qui avait enchanté les yeux, les oreilles et l'âme de leurs pères et répondait seul au court savoir et au goût du peuple. La rupture s'accrut lorsqu'ils ne s'intéressèrent plus qu'à l'intérieur de l'homme, au conflit des passions, jusqu'à faire du théâtre un spectacle nettement psychologique ; puis, cédant à l'esprit cartésien, ils mirent si bien l'art sous le joug de la raison que rien ne parut beau qui ne fut régulier, pas même la nature agreste dont s'était enivré Ronsard et qui n'eût plus de charmes que soumise aux lois de la géométrie dans les jardins à la française.

Jamais on ne crut tant à la vertu des règles, et les résultats obtenus ne furent pas pour affaiblir cette foi. Sans préjudice du talent naturel des ouvriers, il faut bien reconnaître en effet que ce fut grâce à cette discipline de fer qu'ils produisirent ces chefs-d'œuvre de mesure et d'équilibre, justement appelés sans plus les « classiques », et, pour une large part, valurent à leur siècle le nom de Grand.

La spiritualité ne pouvait échapper à cette révolution. L'ascèse se dépouilla de sa rudesse ; elle adoucit et réduisit les macérations et mit l'accent sur la mortification du jugement et de la volonté. Elle demanda à la psychologie ses lumières pour dépister l'amour-propre dans ses replis les plus secrets. Elle confia les âmes avides de progrès spirituel à des spécialistes maîtres en cet art difficile, les directeurs de conscience, alléchant par cet intellectualisme la gent cultivée et créant un nouveau type de chrétien, l'humaniste dévot, modèle de tout ce qui se piquait de savoir, de goût et de politesse, en même temps que de dévotion, canon aussi régulier que celui de la beauté plastique, hérité des Grecs, net de toute exubérance. Ainsi stylisés, discrets dans leurs dehors, concentrés à l'intérieur de l'homme, les renoncements évangéliques purent affronter le monde le plus raffiné sans craindre de détoner.

Les âmes qu'attiraient encore les vigoureuses mortifications de la chair prirent le chemin de vieilles abbayes, énergiquement réformées. De nouvelles sociétés religieuses surgirent, mais aussi différentes des ordres anciens par la couleur de leur esprit que par celle de leur robe. Point de rude bure cendrée ou blanche, de corde grossière sur les reins, les pieds nus dans des sandales. Jésuites, Oratoriens de France, Eudistes, Prêtres de Saint-Charles, Frères des Ecoles Chrétiennes, pour ne parler que des hommes, ne se distinguaient pas par leur vêtement du clergé séculier. Plus d'office canonial chanté au chœur, plus de lever nocturne, plus de travaux manuels ou intellectuels pénitentiels. Tout était orienté vers l'action apostolique. Préparer par la vie religieuse ou du moins communautaire des ouvriers de vertu éprouvée, rompus à l'obéissance, coulés dans le même moule et, faisant équipe, missionnaires tant pour pays de chrétienté que pour terres païennes, éducateurs de l'enfance et de la jeunesse, formateurs du clergé, tel était le but des fondateurs. Pour tous ces hommes d'action, les mortifications corporelles se réduisirent, ou peu s'en faut, aux laborieux exercices de leur devoir d'état. Rien dans leur costume et leur façon de vivre d'intentionnellement établi pour faire sensation et crier, comme dominicains et franciscains l'avaient fait, quatre siècles plus tôt, les renoncements évangéliques.

Ainsi pour être de leur temps, le prêtre, le religieux, le simple chrétien même, se devaient d'adopter cette spiritualité nouvelle, très en progrès, estimait-on, sur celle d'un moyen âge réputé barbare, une spiritualité faisant état de la magnifique culture humaine réalisée depuis lors. M. Grignon avec ses pratiques, retournait à des méthodes non seulement démodées, choquantes, mais très dépassées en efficacité. Elles lui permettaient de retirer de leur borborygme des gens du bas peuple, mais elles s'arrêtaient là. Ce n'était pas avec ses emportements contre les scandales de la rue qu'il pouvait donner une haute idée de la dignité sacerdotale ni, par ses mises en scène d'un goût plus que douteux relever la majesté de la religion. On ne croyait guère, pour faire des âmes vraiment intérieures, à la place qu'il faisait aux sens dans ses pratiques. Facilement on jugeait les instruments de pénitence dont il tenait provision et répandait si largement l'usage plus propres à porter, surtout des gens incultes, à se prendre pour des parangons de vertu qu'à le devenir en réalité. On ne soupçonnait point quel sentiment de la sainteté

divine, quelle horreur du péché, quelle générosité d'âme, quelle rénovation profonde, ces moyens sensibles étaient capables de produire chez le vulgaire. Au reste, comment des spirituels qui ne se représentaient plus la sainteté que revêtue d'un extérieur irréprochable, pour ne pas dire de la livrée du siècle, auraient-ils imaginé des campagnards, de pauvres artisans, s'élevant dans les voies de la perfection tout en conservant, comme ce sera de nos jours le cas de la petite Bernadette — ce qui, comme on sait, en démontra plus d'un —, leurs franches allures d'enfants du peuple, leur simplicité rustique ? Enfin, croyait-on, et bien à tort, que le missionnaire se fermait par là une société de plus en plus polie, où la discrétion n'était pas seulement de bon ton, mais tenue, particulièrement chez un ministre de Dieu, pour une sorte de vertu.

Tout le conflit entre M. Grignon et ces Messieurs était là. Lui croyait à la vertu de ces pratiques extérieures auxquelles il se sentait irrésistiblement porté ; il les jugeait inoffensives, pourvu qu'on les fit sanctionner par un sage directeur, précaution qu'il se gardait bien d'omettre. Eux ne les estimaient sans danger pour le sujet et sans risque de compromettre son ministère qu'à la condition qu'il ne leur attribuât qu'une importance très relative et, s'y livrant dans le monde, ne tranchât pourtant pas, — étant donné surtout son extérieur déjà suffisamment singulier — sur le commun des bons prêtres, de ces prêtres nouveau style formés d'après le canon sulpicien.

Grâces soient rendues à Dieu que M. Leschassier et M. Brenier aient si piteusement échoué dans leur sainte entreprise ! Avec le même aveuglement que les prétendus connaisseurs, leurs contemporains, qui traitèrent les châteaux de la Renaissance de monstres de pierre, appliquèrent comme une flétrissure à l'art ogival l'épithète de « gothique », défigurèrent, grimèrent maintes cathédrales, gloire du passé, pour leur donner un faux air gréco-romain, nos deux Messieurs jugeant anachronique par ses exubérances spectaculaires l'envoyé de Dieu, s'acharnèrent sur le plus précieux de ses dons naturels et le plus caractéristique de son exceptionnelle vocation ; heureusement, le plus irréductible aussi, car quel Montfort aurions-nous eu s'ils avaient réussi à le façonner à leur goût ?